

lution. Aucun lyrisme chez lui, aucune de ces envolées coutumières à Boris Pilniak (1), toujours l'inflexible nécessité, toujours le consentement raisonné, toujours cette inexorable volonté des hommes — des révolutionnaires — qui paraît parfois surhumaine et parfois inhumaine, tant elle est grande. Un chapitre incident pose avec netteté le problème de la cruauté dans la Révolution. J'appelle cruauté le désir ou le fait d'infliger une somme de douleur inutile à l'ennemi qu'il faut réduire à l'impuissance ou supprimer (en temps de révolution, la seule façon véritable de réduire à l'impuissance l'ennemi irréductible, c'est souvent de le supprimer). Le désir est absolument étranger, contraire même à la mentalité révolutionnaire. Mais le fait brutal peut résulter des circonstances. — Le jeune communiste et tchékiste Sourikov qui, mû par le sentiment « qu'on doit savoir mourir quand on exerce le droit de vie et de mort » (2), est allé se faire tuer dans un village insurgé, avoue dans sa dernière lettre à un ami ce qu'il a souffert, tout révolutionnaire et tout pénétré qu'il soit de la nécessité de la terreur, en participant à celle-ci.

« J'avais pitié des hommes, je souffrais de leur souffrance, mais je savais que le chemin du communisme passe par la mort des ennemis de la Révolution. *J'avais transformé ma grande pitié en une grande haine* ». Sourikov a assisté une nuit de grand gel sur la neige à l'exécution de cinq contre-révolutionnaires. La chose abominable, ce fut d'ordonner à ces cinq fusillés de se dévêtir, de voir trembler dans la pénombre glaciale ces cinq formes humaines sur lesquelles on allait tirer. Or, chaque pièce de vêtement était précieuse ; en ce pays réduit à une extrême misère — où nous savons le prix des semences — en cet hiver de Russie chaque vareuse pouvait sauver une vie, ajouter à la force d'un combattant. *On ne pouvait pas perdre les vêtements*. La cruauté résultait uniquement de la misère. Vérité générale. On a vu ainsi des naufragés réduits au cannibalisme. — Autre est la cruauté des pogroms contre-révolutionnaires. Le tchékiste Sourikov est, dans le récit de Lebedinsky, enterré vif par les paysans insurgés. Gorky relatait dans un article récent des exemples analogues de la cruauté du paysan pendant la guerre civile. Elle tient à un fond de sauvagerie primitive, *au manque général de culture ; freinée, combattue et fina-*

(1) Voir dans le n° 36 de *Clarté*, l'étude sur Boris Pilniak.

(2) Ce sentiment des responsabilités poussé à son plus haut degré et noté avec justesse, n'a pas été rare. Je connais personnellement deux cas analogues. — V. S.

lement maîtrisée par les révolutionnaires soucieux de leur devoir social et toujours préoccupés d'élever le niveau de conscience des masses, — elle est par contre cultivée, exploitée, sciemment entretenu par la caste militaire défendant l'ancien régime capitaliste : car elle alimente un état d'esprit obscurantiste propice à ses desseins. La preuve en est dans le développement de l'antisémitisme sous tous les régimes blancs du midi de la Russie, dans l'épouvante des pogroms auxquels le régime communiste a partout mis fin sans efforts.

« ...Il avait parfois la sensation d'aller, avec quelques milliers de camarades, sur une mince couche de glace ; et dessous bouillonnait l'eau furieuse prête à tout entraîner, à tout balayer... » — écrit Lebedinsky de l'un de ses personnages. — Comme c'est juste ! — Au long du livre, on a cette sensation. Nous l'avons eue en Russie pendant des années. La petite ville révolutionnaire est perdue dans les campagnes illimitées, arriérées, primitives, infestées de bandits. Et les 29 communistes qui vont mourir et les vingt qui vont survivre sont perdus parmi les incompréhensifs, les malveillants, les inertes, les faibles, les ennemis. La révolution ouvrière, communiste, dans ce pays paysan, est l'œuvre d'une admirable minorité contre laquelle paraissent à de certains moments se liguier, avec les « campagnes hallucinées », les forces de la nature même : le grand froid, la faim tenace, l'espace. A cette minorité, la nécessité impose la dureté — envers elle-même d'abord. La misère transforme parfois sa dureté en cruauté. Il faut qu'elle soit inflexible, inexorable, calculatrice, disciplinée, stoïque, — et toujours consciente. Elle l'est. Et elle vainc.

C'est l'histoire de la révolution russe. Cette histoire aux perspectives sans bornes — et les grands problèmes humains qu'elle remue — tient toute en raccourci dans une nouvelle, première œuvre d'un écrivain prolétarien de moins de trente ans.

Littérature puissante, tonique. — Mais si vous demandez à l'écrivain de ne point vous faire penser, de ne point troubler votre paisible digestion, de seulement vous divertir tout en vous rappelant avec discrétion que vous êtes un honorable citoyen lettré d'une grande démocratie victorieuse dans la guerre du droit et de toutes les fariboles, ne lisez pas, Monsieur, ces écrivains. Ne lisez pas non plus *Clarté* : Achetez plutôt le *Mercure de France*.

Kiev, 15 juillet 1923.
VICTOR SERGE.

